

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

Italienne scène et orchestre, 2018.

Noli me tangere, 2011.

JEAN-FRANÇOIS SIVADIER

Sentinelles

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Ouvrage publié avec le soutien
de la Région Bourgogne-Franche-Comté

© 2021, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : +33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : +33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-649-6

Ce texte a été créé par la Compagnie Italienne avec Orchestre pour un public de professionnels le 13 février 2021 à la MC93 de Bobigny et pour le public le 3 décembre 2021 au TNP de Villeurbanne, dans une mise en scène de l’auteur et avec la collaboration de Rachid Zanouada. Lors de la création, le metteur en scène s’est autorisé à faire des coupes et à ne pas monter la totalité du texte édité.

Avec :

MATHIS : Vincent Guédon

RAPHAËL : Julien Romelard

SWAN : Samy Zerrouki

Son : Jean-Louis Imbert

Lumières : Jean-Jacques Beaudouin

Scénographie : Jean-François Sivadier

Costumes : Virginie Gervaise

Travail chorégraphique : Johanne Saunier

Production déléguée : MC93, maison de la culture de Seine-Saint-Denis.

Coproduction : Compagnie Italienne avec Orchestre – Paris | Théâtre du Gymnase-Bernardines de Marseille | Théâtre National Populaire de Villeurbanne | Théâtre-Sénart, scène nationale | Le Bateau Feu, scène nationale de Dunkerque | CCAM I, scène nationale de Vandœuvre-lès-Nancy.

Avec le soutien de La Colline – théâtre national, du ministère de la Culture et de la Communication.

Au fond nous voulons être piano, dit-il, non pas homme mais piano, notre vie durant nous voulons être piano et pas homme, nous fuyons l'homme que nous sommes pour devenir entièrement piano, et pourtant cela échoue nécessairement, et pourtant nous ne voulons pas y croire [...]. L'interprète au piano (il ne disait jamais pianiste !) est celui qui veut être piano, et je me dis d'ailleurs chaque jour, au réveil, que je veux être le Steinway, non point l'homme qui joue sur le Steinway, c'est le Steinway lui-même que je veux être.

T. BERNHARD, *Le Naufragé*, trad. B. Kreiss, Gallimard, 1989.

PERSONNAGES

RAPHAËL DESPARNÈS.
MATHIS SCHIELMANN.
SWAN ESTOVAN.

L'ÉLÈVE SANS PROBLÈME.
L'HOMME QUI PENSE À MA PLACE.

VOIX DE CHARLES HEINZBERG.
VOIX D'ELENA TAKILIEV.

L'ÉLÈVE SANS PROBLÈME peut être interprété par l'acteur qui joue Raphaël ; L'HOMME QUI PENSE À MA PLACE par l'acteur qui joue Mathis.

Il n'y a pas de piano sur le plateau. Partant que le véritable instrument est moins le piano lui-même que le corps de l'interprète ; les acteurs, quand ils « jouent », travaillent, rêvent, inventent les mouvements qui, d'abord imperceptibles, puis de plus en plus clairs, jusqu'à devenir comme une sorte de danse, évoquent le jeu du pianiste.

1

UNE RENCONTRE

Raphaël, Mathis, au bord du plateau, comme pour une rencontre avec le public.

RAPHAËL. – Bonsoir à tous. Je ne vous présente pas notre invité. Notre invité que je voudrais remercier, chaleureusement, d'avoir trouvé un créneau dans un planning que je devine très chargé. On est très heureux de t'accueillir aujourd'hui, d'autant plus qu'il est assez rare, je crois, pour les gens, le public, les étudiants, d'avoir la chance de te rencontrer, de t'entendre parler de ton travail et surtout, des questions que tu te poses encore aujourd'hui, car je sais que tu n'en finis pas de remettre sans cesse ton ouvrage sur le métier, de réinterroger ton outil, d'explorer des territoires inconnus et d'aller toujours plus loin dans la quête qui est la tienne. Et je voudrais te remercier, chaleureusement, d'avoir trouvé un créneau dans un planning que je devine très chargé (et ça je l'ai déjà dit, j'ai un peu le trac et c'est bien normal). Alors je pense qu'il y a beaucoup de questions ? (*Un temps.*) Tout le monde est un peu intimidé. Je vais poser la première. D'abord une question que tout le monde se pose : est-ce que tu vas bien ?

MATHIS. – Oui.

RAPHAËL. – Qu'est-ce que tu fais en ce moment ?

MATHIS. – Je travaille.

RAPHAËL. – Tu as toujours travaillé.

MATHIS. – Oui.

RAPHAËL. – Le matin ? Le soir ?

MATHIS. – La nuit. Je suis insomniaque.

RAPHAËL. – Alors je sais que tu es, pour le moins, allergique aux compliments, mais avec la carrière que tu as, on peut dire que, pour beaucoup de gens ici, tu es une référence, une sorte de phare même je pourrais dire et tu as parlé, dans une interview, de ton travail et, en particulier, de ta manière d'imposer, de manière assez frontale, souvent provocatrice, un rapport qu'on pourrait qualifier de révolutionnaire (le mot est fort, mais c'est celui qu'ont employé beaucoup de commentateurs), un rapport, en tout cas, relativement subversif, quant aux courants traditionnels (celui que revendiquait ta mère Sarah Stensen par exemple), concernant, entre autres, l'esthétique de l'interprétation, sur certaines œuvres, que l'on croyait connaître et que tu as, par une vision audacieuse et novatrice, révélé tout simplement à elles-mêmes ?

Un temps.

MATHIS. – C'était quoi la question ?

RAPHAËL. – Je vais essayer d'être plus clair. Devant le mur, il y a ceux qui s'arrêtent, ceux qui contournent le mur,

toi tu fonces toujours dans le mur, quitte à te prendre des briques dans la figure ?

MATHIS. – Excusez-moi. Est-ce que tu peux me loger ce soir ? Ils avaient oublié de réserver.

RAPHAËL. – On va s'arranger. Je te pose la question parce que beaucoup ici se demandent... Tout à l'heure Stéphane (non pas Stéphane. Rappelez-moi votre nom. Pierre. Je ne connais pas encore bien les première année), Pierre me dit : « Je me pose tellement de questions sur mon avenir, sur ce métier, est-ce que vous ne pourriez pas nous dire quelque chose, une phrase, un conseil, une "formule magique", (vous ne l'avez pas dit, moi je l'ai entendu), une chose qui puisse nous aider à mettre le pied à l'étrier, à nous poser les bonnes questions ? » Donc je te pose la question.

Un temps.

MATHIS. – Je connaissais un instituteur. Un jour, il est arrivé dans sa classe, il s'est arrêté, il a regardé ses élèves et il est sorti. Il est sorti de l'école. Il a laissé toutes ses affaires. Il est parti. Il a changé de métier.

RAPHAËL. – Il est parti ?

MATHIS. – Il a compris qu'il ne s'était jamais posé les bonnes questions.

RAPHAËL. – Les bonnes questions ?

MATHIS. – J'avais bien aimé ce que tu avais dit, un jour, à l'école : « Comment. Avec qui. Pour qui. »

RAPHAËL. – Est-ce que c'est pour prendre du recul et te poser toutes ces questions qu'il y a deux ans tu as décidé d'arrêter la scène ?

MATHIS. – Non. J'ai arrêté pour d'autres raisons. (*Un temps.*) J'ai acheté une ferme à la campagne. Avec des bêtes. J'étais plus à l'aise pour travailler.

RAPHAËL. – Sur scène tu étais moins à l'aise ?

MATHIS. – Sur scène tu dois produire. Tu ne peux pas montrer tes doutes. Tu ne vas pas te mettre à douter devant tout le monde.

RAPHAËL. – Le doute c'est paralysant.

MATHIS. – Non, le doute c'est un outil formidable. C'est comme l'intranquillité. Une espèce de petite musique de vigilance, un petit garde-fou contre l'autosatisfaction. Sans l'intranquillité, je ne peux pas travailler tranquillement.

RAPHAËL. – Oui, c'est une belle image.

MATHIS. – Ce n'est pas une image.

RAPHAËL. – Mais, pardon d'insister, quand tu jouais sur scène, tu faisais bien une expérience en direct ?

MATHIS. – Je produisais une image. Une image de moi.

RAPHAËL. – Une image réelle ?

MATHIS. – Non mais, comment dire ? Là, par exemple, c'est comme si on était sur scène : j'essaie d'être moi-même, mais je produis quand même une image. Et toi aussi.

RAPHAËL. – Mais c'est nous.

MATHIS. – C'est nous et c'est pas nous. On est en représentation. Une partie de toi est connectée avec ce qu'il y a de plus profond en toi, l'autre partie est occupée à autre chose.

RAPHAËL. – Occupée à quoi ?

MATHIS. – À vouloir séduire. Claudio Arrau, un immense pianiste, a fait une psychothérapie pour essayer de s'en débarrasser.

RAPHAËL. – Se débarrasser de quoi ?

MATHIS. – Du désir de plaire. Ce désir diabolique, qui fait de nous des mendiants.

RAPHAËL. – Des mendiants. N'exagérons rien.

MATHIS. – Des mendiants. Qui mentent. Tu arrives là : paf. Tu as besoin d'être aimé.

RAPHAËL. – Comme tout le monde, comme partout.

MATHIS. – Non non. Sur scène dix fois plus.

RAPHAËL. – Est-ce que c'est important de se débarrasser du désir de plaire ?

MATHIS. – Pour moi c'est fondamental.

RAPHAËL. – Moi j'ai jamais cherché à m'en débarrasser. C'est aussi un moteur.

MATHIS. – Oui. Chacun son moteur.

RAPHAËL. – Je précise que, sur cette question du rapport au public, on n’a jamais été d’accord.

MATHIS. – On n’a jamais été d’accord sur rien. C’est pour ça qu’on s’est toujours bien entendus.

RAPHAËL. – Pour moi, l’essence même c’est le bonheur de jouer en public.

MATHIS. – Je sais.

RAPHAËL. – (Désolé on ne peut pas fumer ici.) Dans un entretien du *Times*, tu dis qu’il faut essayer...

MATHIS. – Non non. J’ai dit ça parce que...

RAPHAËL. – Attends. Je n’ai pas fini ma phrase. Tu disais qu’il faut séparer l’interprète de ce qu’il joue.

MATHIS. – Non, j’ai dit ça parce que Carlieni, après son fameux concert à Pleyel, avait dit : « Moi, quand je joue, je suis dedans, dedans. » Il était tellement dedans, le pauvre, on ne le voyait plus. Il ne comprenait rien à ce qu’il jouait, il était simplement content d’être dedans. Alors, dans l’entretien, je disais seulement qu’il faut garder une distance. Rester à distance, c’est le meilleur moyen de se rapprocher.

RAPHAËL. – Oui c’est une belle image.

MATHIS. – Ce n’est pas une image. Charles Heinzberg...

RAPHAËL. – Heinzberg a énormément compté pour nous.

MATHIS. – Sans lui, je ne serais sans doute pas là. (*Un temps.*) Il disait : « Quand on joue, il ne faut pas seulement partir de SOI, il faut aussi PARTIR de soi. » (*Il imite Heinzberg.*) « Partir de soi. »

RAPHAËL. – Tu imitais très bien Charles Heinzberg. Une petite imitation ? Ça fera plaisir à tout le monde.

MATHIS. – Non non.

RAPHAËL. – Comme tu veux. Alors je voulais te demander...

MATHIS, *imitant Heinzberg*. – « Pourquoi tu fais la merde ? Pourquoi toi jouer comme ça ? Pourquoi toi jouer ? Pour faire plaisir à ta grand-mère ? Tu crois toi musicien ? T’es la merde. Toi aussi, t’es la merde. Tout le monde est la merde. » Tu as dix-neuf ans, tu travailles déjà depuis des années, on te dit que tu es de la merde, je peux te dire que ça te...

RAPHAËL. – Oui. Alors je voulais savoir...

MATHIS, *idem*. – « Tu crois que tu saches ? Tu saches rien. Moi quatre-vingt-neuf, vieux manitou, ma jamais je sache. Toi tu crois tu saches que moi ? Que tu penses je suis intéressant que Beethoven ? Que, grâce de Beethoven, je peux briller comme le lion ? Toi pas le lion, toi petit ver de terre. Tu sors. Je veux plus voir le ver de terre. (*Un temps. Raphaël s’apprête à reprendre.*) Ce quoi Beethoven ? Beethoven c’est ton pays. Ton pays, que tu dois partir à ce pays. Ma tout seul. Que je laisse ma valise, que je suis tout nu, perdu. Acceptez de toujours perdu. Attention le type qui dit : “Regardez-moi, je sûr de tout, je sache très bien.” Tu saches rien. Tu joues la merde. Tu crois artiste ?

Tu es la merde. Et toi aussi. Tous de la merde. » Je le faisais mieux à l'époque.

RAPHAËL. – On est un peu pris par le temps.

MATHIS. – Pourquoi ? On a le temps. On a combien de temps ?

RAPHAËL. – Je sais pas. Une heure et demie ? Deux heures, si ça te va ?

MATHIS. – Deux heures ? On pourra faire des pauses ?

RAPHAËL. – On fera des pauses. Je voudrais que tu nous parles, je crois que ça nous concerne tous, de ton rapport à l'émotion quand tu travailles.

MATHIS. – Attention avec ça.

RAPHAËL. – Attention avec l'émotion ?

MATHIS. – Un pâtissier qui mange lui-même ses gâteaux, ça n'intéresse personne. Les gâteaux, tu les fais pour les vendre, pas pour les manger toi-même.

RAPHAËL. – Tu peux répéter les gâteaux ?

MATHIS. – Si tu plaques ton émotion sur l'interprétation, tu enlèves, à celui qui écoute, la possibilité d'être ému. L'émotion, c'est un obstacle. C'est la pensée qui te tient debout. La pensée, c'est ta colonne vertébrale. Je suis un peu sérieux là, non ? Ça fait un peu prof ?

RAPHAËL. – Non non.

MATHIS. – La pensée, c'est un rendez-vous. L'émotion, c'est le contraire.

RAPHAËL. – C'est quoi le contraire d'un rendez-vous ?

MATHIS. – C'est quand tu rencontres l'autre par hasard. L'émotion, c'est comme le hasard. Qu'est-ce qui fait que je peux émouvoir monsieur et pas madame ? On ne sait pas. L'émotion, elle arrive, elle s'en va...

RAPHAËL. – Mais quand tu joues, qu'est-ce que tu ressens ?

MATHIS. – Quand tu joues, tu ne fais que chercher l'équilibre entre la peur et le plaisir.

RAPHAËL. – Quand tu jouais en public et que les gens te parlaient de ton interprétation, ça correspondait à ce que tu voulais produire ?

MATHIS. – Tu ne sais jamais ce que tu produis. Un jour tu te dis : « Qu'est-ce qui m'arrive ? Je suis extraordinaire, je n'ai jamais aussi bien joué », et tout le monde t'a trouvé très mauvais. Le lendemain, tu t'es planté complètement, les gens t'ont trouvé formidable. Ça m'arrivait tout le temps.

RAPHAËL. – Qu'on te trouve formidable ?

MATHIS. – Que je me méprenne sur l'impression que je donnais au public.

RAPHAËL. – C'est important ce qu'on pense de toi ?

MATHIS. – C'était important quand je pensais que j'avais quelque chose à prouver.